



HAL
open science

La littérature est-elle l'avenir de l'histoire ? Histoire, méthode, écriture

Elie Haddad, Vincent Meyzie

► To cite this version:

Elie Haddad, Vincent Meyzie. La littérature est-elle l'avenir de l'histoire ? Histoire, méthode, écriture. Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, 2015, 62-4 (4), pp.132-154. 10.3917/rhmc.624.0132 . hal-02558737

HAL Id: hal-02558737

<https://hal.science/hal-02558737v1>

Submitted on 6 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA LITTÉRATURE EST-ELLE L'AVENIR DE L'HISTOIRE ? HISTOIRE, MÉTHODE, ÉCRITURE

À propos de : Ivan Jablonka *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014, 333 p., ISBN 978-2-02-1137190 4

Élie Haddad, Vincent Meyzie

Belin | « [Revue d'histoire moderne et contemporaine](#) »

2015/4 N° 64 | pages 132 à 154

ISSN 0048-8003

ISBN 9782701194905

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2015-4-page-132.htm>

!Pour citer cet article :

Élie Haddad, Vincent Meyzie, « La littérature est-elle l'avenir de l'histoire ? Histoire, méthode, écriture. À propos de : Ivan Jablonka *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014, 333 p., ISBN 978-2-02-1137190 4 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2015/4 (N° 64), p. 132-154.

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La littérature est-elle l'avenir de l'histoire ? Histoire, méthode, écriture

À propos de : Ivan JABLONKA

L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales,
Paris, Seuil, 2014, 333 p., ISBN 978-2-02-1137190 4

Élie HADDAD
Vincent MEYZIE

Est-il pertinent et utile de publier une ample lecture critique d'un livre que les recenseurs estiment empreint de nombreux biais, au risque d'accréditer l'œuvre concernée¹ ? Confronté à une interrogation similaire, Pierre Bourdieu avait répondu de manière positive en arguant de la nécessité de dévoiler par la critique scientifique les « faux problèmes qui font perdre beaucoup de temps [à la recherche], globalement, en engageant les uns dans des impasses, et les autres, qui auraient mieux à faire, dans un travail de critique, souvent un peu désespéré, tant sont puissants les mécanismes sociaux propres à soutenir l'erreur »². Les raisons naguère avancées nous semblent toujours pertinentes pour justifier la prise de plume, d'autant plus que le statut de « manifeste » revendiqué par le livre d'Ivan Jablonka y invite³, et que nous partageons l'inquiétude exprimée par le sociologue à l'égard des menaces pesant sur l'autonomie de la science. Nous pensons en effet, ce qui constitue assurément un clivage majeur avec le diagnostic porté par I. Jablonka, que la scientificité de l'histoire est aujourd'hui

1. Nos plus vifs remerciements vont à Laurence Giavarini qui a lu une première version de ce texte et suggéré nombre de remarques qui nous ont permis de préciser plusieurs points concernant les rapports entre littérature et histoire.

2. Pierre BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001, p. 64-66, citation p. 66. L'entretien croisé de deux pages avec Paul Veyne et Ivan Jablonka, paru dans *Le Monde* daté du vendredi 3 octobre 2014 (cahier *Le Monde des livres*, spécial « Rendez-vous de l'histoire » de Blois consacrés aux rebelles), accompagné d'un petit encart fort élogieux sur l'ouvrage de ce dernier, est un élément parmi d'autres de cette réception favorable.

3. Alain REY (éd.), *Dictionnaire historique de la langue française* [1992], Paris, Le Robert, 2006, définit le manifeste comme un écrit visant à porter, avec une certaine solennité, des idées nouvelles à la connaissance d'un public.

moins solidement assurée qu'il ne l'indique. Les discours historiographiques sur ce qu'est l'histoire et sur ce qu'il est souhaitable qu'elle devienne participant en eux-mêmes, et dans leurs effets potentiels, de l'affaiblissement ou du renforcement de la discipline comme savoir scientifique, il convient de prendre au sérieux ce livre, puisqu'il se place sur ce terrain.

L'ouvrage se situe, par son positionnement au sein de plusieurs espaces de discussion, dans cette « sorte de zone grise »⁴ occupée par l'historiographie dans l'espace intellectuel français. En effet, il présente une généalogie sur la longue durée de la dissociation entre l'histoire et la littérature (première partie), réfléchit sur les fondements et les procédures du savoir historique dans une visée épistémologique (deuxième partie), et propose des perspectives à caractère programmatique sur l'écriture de l'histoire (troisième partie). Le projet, ambitieux, n'échappe pas aux risques de glissements entre les différents registres. Le livre d'I. Jablonka pose ainsi, selon nous, des problèmes importants qui touchent aux trois volets envisagés : une historicisation problématique, voire une absence d'historicisation des catégories de littérature et d'histoire (mais aussi par contrecoup de science, de vérité, d'objectivité, de problème) ; une définition de l'histoire comme « raisonnement naturel » trop insatisfaisante pour pouvoir prétendre intégrer la discipline aux sciences sociales ; enfin une confusion entre les notions de littérature et d'écriture qui biaise la question des relations entre littérature et histoire.

UN PARCOURS ENTRE HISTORIOGRAPHIE, ÉPISTÉMOLOGIE ET PROPOSITION PROGRAMMATIQUE

L'introduction et le chapitre 12 présentent respectivement le triple questionnement de l'auteur et ses principales conclusions. Ivan Jablonka s'attache d'abord à montrer la dimension intrinsèquement littéraire de la discipline historique comprise comme science sociale, à présenter ensuite l'aptitude d'une partie de la littérature à rendre compte du réel et à produire de la connaissance, à proposer enfin l'expérimentation de textes réconciliant histoire et littérature. Par le recours variable et explicite au « je » et au « nous », il présente sa réflexion comme le résultat d'une insatisfaction personnelle et d'une pratique expérimentale antérieure, l'ouvrage constituant le « soubassement théorique » et le « mode d'emploi » (p. 17 et 18) d'un précédent livre⁵. Il la présente en outre comme le reflet de convictions partagées par une communauté d'historiens au sens large, d'éditeurs, de journalistes et d'écrivains, communauté qui est en partie précisée (p. 314-316), et que semblent délimiter les références égrenées tout au long du livre à des œuvres estimées exemplaires. Il s'agit de démontrer que la pleine réintégration par l'histoire de

4. Étienne ANHEIM, « L'historiographie est-elle une forme d'histoire intellectuelle ? La controverse de 1934 entre Lucien Febvre et Henri Jassemin », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 59-4 bis, 2012, p. 105-129, notamment la conclusion p. 126-129 sur les logiques et les coûts du discours historiographique.

5. Ivan JABLONKA, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Paris, Seuil, 2012.

sa dimension littéraire, qui aurait été reniée lors du moment méthodique à la fin du XIX^e siècle, peut être source d'un double renforcement : de scientificité, en permettant en quelque sorte à l'histoire une réconciliation avec elle-même ; et d'attractivité, auprès d'un public et d'un lectorat peu attirés par le savoir et les livres historiques actuels. Dans le chapitre conclusif, une formule-clé exprime la thèse centrale du livre : « L'histoire est d'autant plus scientifique qu'elle est littéraire » (p. 307). Elle peut trouver son inspiration en matière de constructions narratives, de techniques littéraires et de plaisir du texte dans la « littérature du réel » (p. 14-17), qui s'est pour l'essentiel développée après la Seconde Guerre mondiale, une littérature productrice de connaissances – ce qui la séparerait de celle qui relève du seul domaine de la fiction – et intégrable, avec l'histoire, dans « le paradigme de l'enquête » (p. 306)⁶. En effet la présence, dans les deux ensembles d'écrits ainsi délimités, d'un « raisonnement historique » (*ibidem*), notion fondamentale dans l'argumentation de Jablonka, fonderait épistémologiquement leur rapprochement et leur englobement sous le terme d'« enquête » qui, par la vertu de l'étymologie fondatrice, ramènerait l'histoire à son essence perdue⁷. En conformité avec sa troisième grande question, l'auteur propose alors aux historiens de se livrer à l'expérimentation de « textes-recherches » (p. 316-317), susceptibles de procurer à la discipline historique le double gain souhaité.

La première partie du livre s'attache d'abord, par une approche généalogique des relations entre histoire et littérature portant sur plus de deux millénaires, à montrer les étapes de « la grande séparation » entre les deux genres. Le premier chapitre porte sur un arc chronologique de très longue durée, de l'Antiquité au début du XIX^e siècle, alors que les trois suivants portent sur la période contemporaine, champ académique de spécialité de l'auteur.

L'étude des fondements antiques du « divorce » met en exergue le développement de l'histoire à partir d'une mise à distance normative de ce qui aurait été ses trois formes littéraires et inférieures, qualifiées d'« histoire-tragédie », d'« histoire-éloquence », d'« histoire-panégyrique ». Mais l'édification de la frontière entre ces formes et la discipline historique s'avère impossible ce qui atteste, pour I. Jablonka, de la dimension littéraire constitutive de l'histoire : les effets littéraires, le *pathos* et l'émotion rejetés par l'énonciation des règles ressurgiraient dans les pratiques scripturaires des historiens. L'auteur effectue ensuite un saut chronologique qui le porte au XVII^e siècle, temps des Belles-Lettres, afin d'y pointer

6. L'auteur propose la définition suivante : « L'enquête est un récit animé par un raisonnement, une activité cognitive », p. 240. Elle diffère du sens attribué à l'enquête comme opération de vérification : « l'investigation grâce à laquelle le chercheur rassemble sa documentation », p. 166. Un index des notions aurait été fort utile.

7. L'auteur intègre aussi sous les notions fédératrices d'« enquête » et de « raisonnement historique » d'autres sciences sociales (sociologie, anthropologie, paléontologie). Il n'y intègre pas la géographie humaine, dont une partie ancienne et sans doute actuelle, à la fois fortement liée à la discipline historique et empreinte d'humanisme, entre dans le cadre dressé. Le livre de Pierre GOUROU, *Terres de bonne espérance. Le monde tropical*, Paris, Plon, 1982, illustre bien ce courant. On peut par ailleurs noter que dans cet ouvrage paru dans une célèbre collection interdisciplinaire, la présentation du chercheur est incluse, *ibidem*, p. 11-16 : « une vocation extrême-orientale ».

deux phénomènes : la reprise des débats antiques visant à écarter les formes impures d'histoire ; l'émergence, en réaction à l'histoire instrumentalisée des historiographes stipendiés par les rois, de trois formes d'histoire – les mémoires aristocratiques, les sermons, illustrés par Bossuet, et l'érudition, incarnée par Dupleix et Bayle. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le positionnement de l'histoire, confrontée d'un côté à la double naissance de l'écrivain et de la littérature, et de l'autre à la valorisation et à l'autonomisation des sciences, serait devenu délicat et inconfortable.

Le second chapitre, qui s'appuie sur les analyses de Marcel Gauchet⁸, insiste sur la fécondation heureuse du savoir historique par le roman historique grâce aux exemples privilégiés de Chateaubriand et de Walter Scott. Par son influence déterminante sur les historiens libéraux, l'œuvre du second aurait généré et servi à caractériser une « révolution historiographique » (p. 51-56) dans quatre directions : l'appréhension de nouveaux « objets » (le peuple) contribuant à une démocratisation de l'histoire ; la prise en compte de « problèmes » (l'ascension du tiers état) permettant un élargissement de la problématique historique ; la délimitation du « champ d'investigation » (la nation) donnant un cadre d'intelligibilité et un programme commun de recherches ; « la démonstration » fournissant des arguments au sein d'un régime spécifique de représentativité (le type). I. Jablonka analyse avec empathie cette période comme porteuse d'innovations scientifiques, capable par la littérature de donner une intense présence à la vérité et diffusant les œuvres historiques au-delà du public spécialisé (Michelet, Ranke). En somme, en intégrant pleinement littérature et histoire, le moment romantique aurait procuré aux œuvres historiques à la fois scientificité et attractivité.

Le moment méthodique décrit dans le chapitre suivant constitue une étape déterminante dans la généalogie de « la grande séparation ». L'institutionnalisation de l'histoire aurait favorisé « la répudiation » (p. 91) par la discipline historique de sa part littéraire pour valoriser sa dimension scientifique⁹. En posant une forte convergence épistémologique entre les modes et les techniques narratifs des romanciers réalistes et naturalistes (en particulier de Zola) et ceux des historiens méthodiques (Langlois, Seignobos, Lavis), I. Jablonka définit les fondements d'un « mode objectif » d'écriture (p. 78-84)¹⁰. Il les replace au sein d'un scientisme dont l'historiographie méthodique partagerait à la fois les croyances illusoire (idéaux d'objectivité, du point de vue sans point de vue, d'accès direct à la réalité) et les pratiques scripturaires (norme de l'expulsion du narrateur du texte mais retour en contrebande d'une histoire « enlittératurée »).

8. Marcel GAUCHET, « Les *Lettres sur l'histoire de France* d'Augustin Thierry », in Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2, *La Nation*, t. 1, Paris, Gallimard, 1986, p. 247-316, ainsi que ID. (éd.), *Philosophie des sciences historiques. Le moment romantique* [1988], Paris, Seuil, 2002, ce dernier ouvrage n'étant toutefois pas cité.

9. L'auteur mentionne brièvement les processus entrelacés de construction de l'université française, de formation des disciplines et de professionnalisation du métier d'historien, sans s'y attarder.

10. « Le détachement du savant », « l'expulsion du je », « le point de vue universel », « le rêve de transparence » en constituent les fondements.

La redécouverte tardive, à partir de la décennie 1970, de la dimension littéraire de l'histoire occupe l'essentiel du chapitre 4. L'auteur fait le point sur les analyses des contraintes narratives de l'histoire, en se référant principalement à Michel de Certeau, Paul Veyne et Paul Ricœur. Il s'attache en particulier aux effets ambivalents du *linguistic turn* qui, d'une part, aurait renforcé l'argumentation méthodologique des historiens, soucieux de fonder l'histoire comme connaissance véritable et vérifiable, et aurait d'autre part conduit à une méfiance vis-à-vis de l'écriture.

La seconde partie du livre sur «le raisonnement historique» déploie une réflexion à visée épistémologique sur la discipline historique. Le cœur du chapitre 5, à la fois central dans l'architecture du livre et point de basculement de la démonstration, consiste en une remise à plat de la définition de l'histoire comprise comme activité intellectuelle. L'auteur mobilise tout d'abord des références classiques de la théorie littéraire (Jakobson, Auerbach, Barthes) pour démontrer la vacuité de la notion de réalisme et déconstruire celle de *mimesis*: il peut ainsi détacher l'histoire et la littérature d'ancrages épistémologiques reposant sur une représentation du réel et, par conséquent, relever l'absence de parenté entre l'histoire et trois genres littéraires (la fiction réaliste, le roman historique, les «choses vues»). Il pose ensuite au fondement de l'histoire le «raisonnement historique», c'est-à-dire un ensemble d'opérations intellectuelles présentées comme «universelles: chercher, comprendre, expliquer, démontrer», permettant d'établir une connaissance ayant pour but principal la compréhension dans une triple visée du vrai, des hommes et des preuves (p. 128-131). Dans ce passage déterminant, I. Jablonka affirme que le «raisonnement historique» est un «raisonnement naturel». Il propose ensuite sa définition de l'histoire; il en explicite les implications en insistant sur le rôle déterminant de la méthode pour prouver et argumenter, sur la dimension humaniste de l'histoire, sur la place essentielle revenant à la compréhension et à l'interprétation, sur la singularité des événements, et sur la présence du passé par ses traces dans le présent. Dans leur aspect général, les caractéristiques mises en avant peuvent probablement rallier le lecteur, qui notera toutefois une adhésion sous-jacente à une orientation sociologique d'inspiration pragmatique, marquée par la primauté accordée à la fois aux actions humaines sur les contraintes sociales et à la dimension interprétative sur le registre explicatif¹¹. On relèvera aussi la tendance de l'auteur, du fait sans doute de sa spécialisation en histoire contemporaine, à minimiser la question de l'altérité

11. Nicolas OFFENSTADT, Stéphane VAN DAMME, «Les pratiques historiennes au risque de la sociologie pragmatique», in Marc BREVIGLIERI, Claudette LAFAYE, Danny TROM (éd.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris, Economica, 2009, p. 261-274, pour le bilan historiographique esquissé; Simona CERUTTI, «Histoire pragmatique ou de la rencontre entre histoire sociale et histoire culturelle» [2004], *Tracés. Revue de sciences humaines*, 15, 2008, p. 147-168, pour une intégration critique des apports de la sociologie de Luc Boltanski.

des sociétés anciennes, liée à celle des passés plus ou moins révolus, dans le processus de connaissance¹².

I. Jablonka réintroduit dans le chapitre suivant, de manière surprenante au premier abord dans cette partie thématique, une approche diachronique sur « les écrivains de l'histoire-science ». Il dresse une sorte de panthéon illustrant l'existence et la mise en œuvre du « raisonnement historique » avant le moment méthodique : Hérodote raisonne ; Cicéron prouve par la rhétorique ; l'érudition critique du XVI^e siècle et les mémorialistes du XVII^e siècle pratiquent le retour aux sources ou aux témoignages ; des auteurs de la décennie 1690 (Leibniz, Bayle, Mabillon) démontrent par des preuves. Le chapitre 7 sur « les opérations de véridiction » se comprend comme l'explicitation détaillée d'une implication essentielle du « raisonnement historique », précédemment défini, qui nécessite « une méthode pour comprendre » (p. 132). Celle-ci mobilise un ensemble complexe de procédures intellectuelles : distanciation, enquête, comparaison, probation, réfutation et énoncé de vérité. I. Jablonka sollicite ici fortement Karl Popper, principale autorité épistémologique du livre, en particulier pour la logique hypothético-déductive et la question de la réfutabilité. Le chapitre 8, qui cherche à dépasser la classique question de l'imagination utile au chercheur, s'attache aux « fictions de méthode », présentées comme des « opérations cognitives » (p. 196) structurantes du « raisonnement historique ». Elles se distinguent des simples fictions par le fait qu'elles se dénoncent comme fictions, qu'elles produisent un éloignement volontaire mais provisoire du réel et qu'elles sont commandées par le raisonnement¹³. Cette distinction permet à I. Jablonka de se démarquer du panfictionnalisme prôné par les tenants du *linguistic turn* d'une part, et des partisans d'un scepticisme postmoderne d'autre part.

La troisième partie du livre présente l'ambition prospective d'un renouvellement de l'histoire et, plus largement, des sciences sociales, par une ouverture assumée à la modernité littéraire. Le retour aux pratiques historiennes antérieures au moment méthodique étant impossible du fait de leurs faiblesses scientifiques (p. 219-220) et les *Annales* ayant manqué leur rendez-vous avec la modernité romanesque de l'entre-deux guerres (p. 276), l'auteur présente dans son chapitre 9 des œuvres littéraires du XX^e siècle (Chalamov, Primo Lévi, Pérec entre autres) qui lui paraissent suggestives pour le chercheur soucieux d'expérimenter « la rencontre méthode-texte » (p. 220). Il propose de remplacer la division binaire entre récit factuel et récit fictionnel, naguère proposée par Gérard Genette et jugée peu opératoire, par une tripartition : « fiction », « factuel », « enquête ». La troisième catégorie, définie comme « un récit animé par un raisonnement, une

12. Jérôme BASCHET, *La civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2004, pour un exemple de synthèse réussie sur l'altérité de la société médiévale, saisie à la fois dans ses propres représentations et grâce aux notions des sciences sociales.

13. L'auteur propose plus loin une autre définition : « En reprenant le vocabulaire de Searle, on pourrait définir la fiction de méthode comme une feintise néanmoins sérieuse, explicite et avouée, qui engage le locuteur par rapport à la réalité » (p. 241).

activité cognitive» (p. 240), englobe à la fois l'histoire et la «littérature du réel» qui regroupe elle-même trois formes distinctes (objectivisme, témoignage, roman non fictionnel)¹⁴. Le chapitre 10 porte sur les nombreuses libertés d'écriture dont disposerait l'historien, apte à la fois à jouer avec les règles du métier et à s'ouvrir aux multiples ressources fournies par la littérature. L'auteur, après un rappel de réflexions anciennes et récentes sur la question du bon style en histoire, dénombre et détaille six formes de style en vigueur dans les sciences sociales dont trois (style ironique, style retenu, style attique) lui apparaissent compatibles avec le «raisonnement historique». Après avoir indiqué les significations polysémiques de la note de bas de page, il souligne l'intérêt d'utiliser plusieurs niveaux de notes, en se référant notamment au *Dictionnaire historique et critique* de Bayle. Enfin, il dresse quelques pistes en termes de techniques littéraires et de constructions narratives qui pourraient inspirer l'historien.

De nature hybride, le chapitre 11 sur «le texte-recherche» comporte à la fois les propositions de l'auteur concernant les modalités épistémologiques et scripturaires de la présence du chercheur dans son texte, et une pré-conclusion présentant un «mode réflexif» d'écriture de l'histoire (p. 301-304), contrepoint systématique du «mode objectif» caractéristique du moment méthodique. Quatre fondements définissent ce «mode réflexif»: «l'implication du chercheur», condition première de l'objectivation (manifestée par «un moi-témoin», «un moi de recherche», «un contre-moi»)¹⁵; «le “je” de méthode», apte à indiquer la position, à déployer le raisonnement et à témoigner du cheminement de l'enquête (aussi décliné sous trois formes); «un point de vue sur le point de vue», autorisant des énoncés de vérité et rendant possible leur réfutation; «la transparence démocratique», reposant sur l'ouverture de l'atelier du chercheur au lecteur grâce au «récit du raisonnement historique» logé dans le texte, ouvrant ainsi potentiellement au «principe de coproduction du savoir». Ce mode, qui implique de consacrer une part du texte à la présentation de la recherche en train de se faire, offrirait la possibilité d'assumer et d'intégrer pleinement dans l'œuvre les étapes, les aléas et les limites du protocole scientifique.

L'HISTOIRE, UN RAISONNEMENT NATUREL ?

La définition du «raisonnement historique» comme «raisonnement naturel», qu'Ivan Jablonka place au fondement de sa conception de l'histoire, est à la fois

14. L'englobement opère, sans le dire, un déplacement majeur de la ligne de partage entre histoire et mémoire qui a fait, on le sait, l'objet de nombreuses et virulentes discussions sur lesquelles il nous semble inutile de revenir ici. L'effacement, même partiel, de cette frontière, par la réunion sous un même paradigme de l'histoire et de la littérature de témoignage, nous semble en tout cas bien risqué. Pour une présentation par l'auteur de son point de vue sur la question, voir I. JABLONKA, «À nouvelle histoire, nouvelle mémoire», in ID., Annette WIEVIORKA (éd.), *Nouvelles perspectives sur la Shoah*, Paris, PUF, 2013, p. 91-105.

15. I. JABLONKA, «Écrire l'histoire de ses proches», *Le genre humain*, 52, 2012, dossier «Pour une micro-histoire de la Shoah», p. 35-59 sur la notion de «moi de recherche» empruntée à P. Ricœur.

fortement problématique et source d'un malentendu majeur. En comprenant l'histoire comme un ensemble d'opérations strictement intellectuelles et pensées comme universelles, l'auteur procède à un réductionnisme cognitiviste qui érige l'histoire, en tant que mode d'appréhension du vrai, en une sorte d'invariant anthropologique : elle constitue un ensemble de procédures pouvant être mis en pratique par tous les hommes à travers les âges. L'histoire « appartient à tous et tout humain y est apte » (p. 130). Ses mises en œuvre différentes selon les périodes et les sociétés ne constitueraient plus que des variations ou des variantes temporelles et chronologiques d'un processus de connaissance similaire, certes relativement complexe, mais fondamentalement ancré dans l'esprit humain. Cette conception de nature anthropologique entre en tension directe et immédiate avec la définition proposée quelques pages plus loin : « faire de l'histoire en tant que science sociale, c'est essayer de comprendre ce que les hommes font » (p. 131-132)¹⁶. L'affirmation selon laquelle l'histoire est une science sociale, que nous partageons, inscrit la discipline dans une configuration précise, même si elle peut faire l'objet de discussions savantes en termes de périodisations et de significations¹⁷. Or, si la logique des savoirs ne se superpose pas strictement au fonctionnement des disciplines (ces dernières possédant une dimension à la fois épistémologique et sociologique), les relations entre les deux ne sont envisageables de manière fructueuse qu'en regard de la mise en place historique qui les a indissociablement imbriquées¹⁸. Pour le dire autrement, réfléchir aujourd'hui sur l'histoire comme science sociale ne peut se faire qu'en tenant compte du moment qui l'a initialement constituée comme telle, introduisant une discontinuité radicale par rapport aux périodes antérieures. Le découplage opéré par I. Jablonka entre l'histoire comme connaissance et l'histoire comme discipline nous semble intenable : il entrave foncièrement le rattachement aux sciences sociales revendiqué par l'auteur.

L'assimilation du « raisonnement historique » à un « raisonnement naturel » constitue par ailleurs un tour de passe-passe langagier. Elle semble consister en un transfert non dit, décalé et inadéquat, de la notion de raisonnement naturel construite par Jean-Claude Passeron¹⁹. Elle déplace par conséquent le sens initial de la notion, élaborée au cœur d'une argumentation épistémologique de

16. Une autre définition fait le lien entre la notion de « raisonnement naturel » et celle de vérité : « L'histoire n'est pas d'abord une discipline académique, mais un ensemble d'opérations intellectuelles qui visent à comprendre ce que les hommes font en vérité » (p. 135).

17. La *Revue de synthèse* et la *Revue d'histoire des sciences humaines* publient régulièrement des analyses sur ces questions.

18. Jean-Louis FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », in Jean BOUTIER, Jean-Claude PASSERON, Jacques REVEL (éd.), *Qu'est ce qu'une discipline ?*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2006, p. 11-34.

19. J.-C. PASSERON, *Le raisonnement sociologique. Un espace non-poppérien de l'argumentation* [1991], Paris, Albin Michel, 2006. I. Jablonka ne cite qu'une fois l'ouvrage dans un développement ponctuel sur la structuration genrée de l'imaginaire savant (p. 111). Il est vrai que la conclusion tranchée du chapitre mentionné a peu de chance de rallier l'auteur : « on a souvent vu faire de la bonne littérature avec de la mauvaise sociologie, parfois même avec de la bonne, jamais de la bonne sociologie avec de la littérature, bonne ou mauvaise », *ibidem*, p. 357.

filiation néo-wébérienne, que les historiens français se sont largement appropriée depuis une vingtaine d'années pour la clarification de leurs pratiques²⁰. Cette transposition partielle et tacite constitue un élément de confusion, car elle utilise dans une acception différente un terme défini et compris autrement au sein des sciences sociales. Jean-Claude Passeron opère une distinction majeure entre le raisonnement naturel et le « raisonnement naturel commun ». Le premier seul constitue « la forme de raisonnement naturel qui supporte la démarche argumentative des sciences sociales » puisque celles-ci « se sont finalement donné une méthode apte à déterminer ce qui est pertinent pour leurs descriptions et ce qui ne l'est pas »²¹. Il explicite de la manière suivante ce qu'il entend par raisonnement naturel :

« un raisonnement dont la sémantique ne peut jamais être entièrement coupée de celle d'un "langage naturel". [...] Le critère de sa scientificité ne peut être ici que celui d'un contrôle suivi et réglé de sa langue de description et d'argumentation, contrôle qui est d'abord recherche et explicitation de ses "énoncés tiers" jusqu'à leurs "expansions" sémantiques les plus complexes. Là réside sa différence d'avec les raisonnements du sens commun assurément "naturels" eux aussi, mais indifférents à la discontinuité des "cas" qu'ils invoquent comme à la divergence de leurs conclusions partielles ou successives »²².

Cette différenciation essentielle a le mérite, selon nous, de pointer trois aspects majeurs garantissant au mieux la scientificité des productions historiennes, qui sont minorés ou occultés par la transposition d'I. Jablonka : la connaissance et la maîtrise d'un langage théorique de description propre au raisonnement historique ; l'évaluation de la pertinence des questions posées en regard des méthodes utilisées et du savoir acquis ; le contrôle des résultats par une communauté scientifique sur la base de procédures partagées.

La double conception liée du « raisonnement historique » et du « raisonnement naturel », épistémologiquement problématique et historiographiquement déplacée, recèle néanmoins une cohérence en regard de la construction du livre. En effet, si l'histoire est avant tout un raisonnement et si ce raisonnement est naturel et universel, il existe une histoire porteuse d'une pleine dimension scientifique avant l'acte de naissance généralement retenu de l'histoire-science. Le bénéfice de cette sorte de passage en force intellectuel, articulé à une définition réductrice de la scientificité, est double : il légitime la possibilité de présenter une histoire-science avant le moment méthodique, il permet de développer l'idée majeure d'une adéquation intrinsèque entre littérature et scientificité de

20. Bernard LEPETIT, « Une logique du raisonnement historique », *Annales ESC*, 48-5, 1993, p. 1209-1219 pour une réception historienne précoce et forte ; Gérard LENCLUD, *L'universalisme ou le pari de la raison. Anthropologie, histoire, psychologie*, Paris, Éditions de l'EHESS, Gallimard et Seuil, 2013, en particulier p. 25-68 (« Observation ethnographique, observation historique ») conclut aussi, pour une autre science sociale, à l'indistinction épistémologique entre l'anthropologie de facture classique et l'histoire, dans une filiation critique envers J.-C. Passeron, en relativisant nettement l'opposition usuelle entre la connaissance ethnographique directe et la connaissance historique indirecte.

21. J.-C. PASSERON, *Le raisonnement...*, *op. cit.*, p. 558-562 et 580-588, citations p. 560 (les italiques sont de l'auteur).

22. *Ibidem*, p. 59.

l'histoire. L'auteur peut alors déployer une analyse transhistorique de l'histoire, par un second parcours historiographique (chapitre 6) qui suit un mouvement contradictoire à celui de la première partie censée historiciser la notion d'histoire, et par une explicitation de ce qu'elle est (chapitres 7 et 8) et de ce qu'il souhaiterait qu'elle devienne davantage en termes de procédures scientifiques et de procédés littéraires (troisième partie). À l'appui de ses développements, il peut alors convoquer Hérodote, Polybe, Bayle, Thierry puisque, en regard du soubassement épistémologique posé, ces auteurs sont nos contemporains. En créant de manière artificielle une communauté historienne à travers les âges par l'identification du « raisonnement historique » au « raisonnement naturel », l'auteur peut s'affranchir du temps, et librement circuler au sein d'œuvres détachées de leur historicité pour y glaner des morceaux choisis.

Il convient par conséquent de remettre à une place plus juste quelques aspects essentiels du raisonnement historique (dans son acception passero-nienne) que l'ouvrage néglige, obscurcit ou occulte²³.

En premier lieu, en amont du processus de connaissance scientifique, l'auteur envisage le choix de « questions appropriées » (p. 132) dans une perspective méthodologique contestable. D'une part, elle minore la rupture introduite par les fondateurs des *Annales* en termes de conception du problème historique (point sur lequel nous reviendrons) et, d'autre part, elle survalorise la liberté de choix du chercheur. Le constat que la fin de la hiérarchisation canonique des sujets légitimement envisageables favorise la liberté intellectuelle peut être largement partagé par les historiens²⁴. La formule, qui se veut définitive, « l'histoire est l'absolue liberté d'un moi dans les limites absolues que lui fixe la documentation »²⁵, est en revanche difficilement acceptable, malgré la précision selon laquelle les limites sont fixées par « l'ensemble des connaissances disponibles » (p. 185). En effet, si l'auteur fait bien référence à l'aspect contraignant des sources sur le raisonnement historique, il néglige la nécessaire intégration du savoir accumulé, qui implique une connaissance et une appropriation critique des acquis historiographiques. Par la recension à la fois des solutions proposées et en vigueur et des problèmes en suspens, elles permettent au chercheur d'établir quel est l'espace pertinent des possibles, afin de définir des questions

23. Antoine PROST, *Douze leçons sur l'histoire* [1996], Paris, Seuil, 2014; J. REVEL, « Les sciences historiques », in Jean-Michel BERTHELOT (éd.), *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, PUF, 2001, p. 21-76, pour deux bilans informés et nuancés sur l'épistémologie de l'histoire. Le premier contient des présentations claires de la critique historique, des questions des historiens et de leurs usages des concepts et des modèles; le second montre l'existence d'« une histoire de la vérité, des conceptions de la véridicité » (p. 39-44, citation p. 41) reposant sur une histoire de longue durée de l'érudition critique, et présente les pistes ouvertes sur les notions de cas, de contextes et de généralisation. Voir aussi le bilan polyphonique proposé par Christian DELACROIX et alii (éd.), *Historiographies. Concepts et débats, I et II*, Paris, Folio-Gallimard, 2010, 2 vol.

24. Jean-Claude PERROT, *Une histoire intellectuelle de l'économie politique (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992, p. 7 avait déjà constaté naguère l'effacement fructueux des « sujets importants » en faveur des « sujets intéressants ».

25. C'est l'auteur qui souligne.

appropriées pour sa recherche : elles le contraignent donc à tenir compte d'un état daté et situé des sciences sociales. Il néglige aussi les conditions limitatives propres à l'espace scientifique. Or les contraintes collectives incorporées par l'historien bornent fortement, on le sait, les choix envisageables en délimitant la pertinence ou non d'un problème, en particulier par la définition d'objets historiques dont la légitimité, variable, est l'enjeu de luttes intra et inter-disciplinaires²⁶. Préalables indispensables à la faculté de poser des questions pertinentes, les obligations inhérentes à l'histoire supposent une appropriation des savoirs et des méthodes par une formation, une actualisation continue qui requiert du temps pour s'informer et lire, une maîtrise des enjeux spécifiques du champ. La spécialisation et la multiplication actuelles des productions historiennes vont dans le sens de leur renforcement. Faire de l'histoire comme science sociale s'inscrit par conséquent, qu'on le veuille ou non, dans le cadre fortement contraignant de la discipline historique.

En deuxième lieu, I. Jablonka sous-estime largement la part des modèles et des concepts dans le raisonnement historique. Une méfiance épistémologique foncière à l'égard des approches modélisatrices (p. 135-139), estimées à la fois niveleuses de la diversité des trajectoires humaines et inaptes à en rendre compte, conduit l'auteur à ventiler leur présentation, voire à la dissoudre (aussi p. 163-165), et à les englober dans la catégorie fourre-tout des « fictions de méthode » (p. 202-206)²⁷. Celles-ci recouvrent en fait quatre niveaux sensiblement différents dans les usages pratiques des historiens : les modèles, les catégories, les outils heuristiques et le travail sur le langage²⁸. Cet englobement est congruent avec la manière réductrice et insuffisamment historicisée d'envisager la question du problème en histoire puisque « depuis Hérodote, tous les historiens ont poursuivi un problème qui se trouve souvent mêlé à leur propre vie » (p. 164). Cette conception est conforme à la thématique de « la colère de la vérité », cette idée chère à I. Jablonka d'un engagement vital ou existentiel du chercheur dans sa recherche (p. 156 sq.). Les différents instruments heuristiques évoqués auraient cependant mérité, en raison à la fois de leur importance et des nombreux travaux existants, un traitement plus ample et, surtout, plus respectueux de leur aspect distinctif dans le travail historien²⁹. Il convient de rappeler que, pour élaborer et traiter un problème

26. Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude* [1998], Paris, Albin Michel, 2009, p. 349-353, à partir d'un parallèle éclairant entre les notions de « lieu » (Certeau) et de « champ » (Bourdieu), et leurs effets similaires en terme de censure.

27. Les concepts et théories, instruments heuristiques, métaphores, abstractions, histoire contre-factuelle, anachronisme maîtrisés forment la troisième famille identifiée parmi les « fictions de méthode ».

28. Des raccourcis comme celui-ci peuvent laisser le lecteur perplexe : « Rastignac et Nucingen sont des idéaltypes au sens de Max Weber », p. 211.

29. En se cantonnant aux catégories sociales et professionnelles, Fanny COSANDEY (éd.), *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005, p. 9-43 ; Déborah COHEN, « Catégories sociales et discours sur la société », in Christophe GRANGER (éd.), *À quoi pensent les historiens ? Faire de l'histoire au XX^e siècle*, Paris, Autrement, 2013, p. 197-208, pour deux mises au point réflexives, pourvues d'importantes bibliographies.

historique, les historiens recourent fréquemment à des modèles, comportant un degré très variable de formalisation et en imbrication complexe avec le récit. Pouvant s'épuiser (comme le cas bien connu du paradigme labrousien), ils peuvent aussi faire l'objet de révisions ou d'altérations, de plus ou moins grande ampleur, par le retour aux contextes³⁰. Les modèles, théories et concepts, de portée et de nature différentes, mobilisés par les historiens se définissent, pour reprendre le lexique passeronien, comme des « noms communs imparfaits »³¹ et relèvent de la pluralité théorique des sciences historiques. Celle-ci conduit par conséquent, en histoire, non pas tant à viser le « vrai » ou la « vérité » au singulier comme Jablonka l'écrit de manière récurrente, qu'à établir des vérités partielles et temporaires, comme cela a été souvent énoncé. Ce « caractère ouvert et provisoire de l'histoire » (p. 181) semble être implicitement reconnu au détour d'un paragraphe. Cependant, la mention s'inscrit en fait dans une perspective radicalement opposée par l'affirmation en sens contraire, quelques lignes plus haut, que « les sciences sociales ont aussi quelque chose d'un espace poppérien » (p. 181). L'assertion, audacieuse dans sa portée, apparaît néanmoins infondée, sauf à prétendre renverser d'un trait de plume l'ouvrage de Jean-Claude Passeron, qui a démontré pour les sciences sociales l'absence de pertinence d'une administration de la preuve prenant la forme logique de la falsification au sens de Popper.

En troisième lieu, en aval du processus de connaissance scientifique, I. Jablonka minimise le rôle tenu par la communauté savante dans l'évaluation collective et critique des productions historiennes. En plaçant ces procédures sur un pied d'égalité avec l'orchestration par l'historien de sa propre réfutation présentée dans le texte même de sa recherche (p. 177-181 et 284-289), il déséquilibre le rapport entre les deux. L'objectivation par le chercheur de son point de vue contribue effectivement à jouer en quelque sorte davantage « cartes sur table », en livrant de manière explicite les éléments nécessaires pour porter des jugements plus pertinents sur les questions posées et les résultats obtenus par une recherche. Toutefois, elle ne constitue pas une procédure de contrôle de valeur égale à celle fournie par la discussion critique des travaux par une « communauté scientifique » : cela supposerait des capacités individuelles d'auto-réfutation reposant sur une clairvoyance du chercheur difficile à fonder. L'absence de la notion de « communauté scientifique » issue, on le sait, de l'épistémologie de Thomas Kuhn, et objet d'usages distancés et variés au sein de nombreuses réflexions sur les sciences sociales, constitue un manque gênant dans le livre de I. Jablonka. Elle lui permet, selon nous, d'éviter de poser avec

30. Jean-Yves GRENIER, « Du bon usage du modèle en histoire », in J.-Y. GRENIER, Claude GRIGNON, Pierre-Michel MENGER (éd.), *Le modèle et le récit*, Paris, Éditions de la MSH, 2001, p. 71-101, sur l'articulation entre récit et modèle dans des travaux d'historiens; J. REVEL, « Le pied du diable. Sur les formes de la cumulativité en histoire », in Bernard WALLISER (éd.), *La cumulativité du savoir en sciences sociales. En hommage à Jean-Michel Berthelot*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009, p. 85-110, nuance la lecture de J.-C. Passeron de sciences sociales pratiquant une « agriculture sur brûlis successifs ».

31. J.-C. PASSERON, *Le raisonnement...*, op. cit., p. 130-133.

netteté et clarté toutes les implications induites par l'élargissement du jugement des travaux historiques au-delà de la seule sphère académique, élargissement que sa démonstration promet. Autrement dit, il s'agit ici de savoir et de dire quelle est, au bout du compte, l'instance légitime pour évaluer le degré de pertinence scientifique d'un travail historique : une communauté élargie aux lecteurs, avec comme horizon ultime une « démocratie historique » (p. 131), ou une communauté scientifique pensée comme cité savante ? Les travaux respectifs de Gérard Noiriel et de Pierre Bourdieu sur la construction d'un savoir scientifique, qui reprennent, de manière critique et selon des perspectives différentes, la notion kuhnienne de communauté scientifique, s'avèrent ici utiles. Le premier montre toute l'attention à accorder, dans les pratiques historiennes, aux « argumentations et validations collectives »³², tandis que le second insiste sur le rôle déterminant de ces dernières dans l'incorporation finale des connaissances produites au sein d'un savoir collectif et cumulatif pouvant revendiquer un caractère scientifique au sein d'« un rationalisme réaliste »³³. Les deux auteurs mettent en évidence les conditions (en partie encore et toujours à réaliser), pragmatiques pour l'un, et inscrites dans les logiques spécifiques au champ scientifique pour l'autre, qui permettent d'arriver à une évaluation rationnelle des travaux. Les deux analyses, ignorées par l'ouvrage de Jablonka, proposent ainsi des arguments qui nous semblent de poids ou, du moins, sont à considérer avec quelque attention, en faveur d'une légitimité première de la communauté scientifique pour procéder à l'évaluation collective et critique des productions des sciences sociales.

QUELLE HISTORICISATION DE L'HISTOIRE ?

Le livre, on l'a vu, recèle un mouvement contradictoire, l'un visant à établir l'universalité du raisonnement historique et l'existence d'enquêtes reposant sur ce dernier depuis l'Antiquité grecque, l'autre visant à historiciser l'histoire et la « grande séparation » entre histoire et littérature. Cette tension apparaît en fait dès la première partie : elle repose sur des silences historiographiques qui empêchent l'auteur de proposer une réelle historicisation de l'histoire. Ainsi, l'association entre histoire et vérité (Hérodote, Polybe) lui semble préfigurer

32. G. NOIRIEL, « Le statut de l'histoire dans *Apologie pour l'histoire* », in G. NOIRIEL, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, 2003, p. 63-79, citation p. 68, à partir d'une lecture prolongeant l'œuvre de Marc Bloch ; ID., « Métier/Communauté » et « Objectivité », in C. DELACROIX et alii (éd.), *Historiographies...*, op. cit., p. 518-528 et p. 792-802 pour une présentation synthétique de ses positions.

33. P. BOURDIEU, *Science...*, op. cit., en particulier p. 34-39 et 91-94 pour une lecture critique de Kuhn, et p. 141-165, citation p. 151. L'auteur propose aussi des définitions opératoires et liées pour le champ scientifique du « vrai » (comme « l'ensemble des représentations considérées comme vraies parce que produites selon les règles définissant la production du vrai », *ibidem*, p. 142) et de la « vérité » (comme « le produit d'une validation collective accomplie dans les conditions tout à fait singulières qui caractérisent le champ scientifique, c'est-à-dire dans et par la coopération conflictuelle mais réglée que la concurrence y impose », *ibidem*, p. 165) qui permettent de les penser dans leur pluralité.

l'histoire-science du XIX^e siècle (p. 27 et 33) : la démarche historiographique est contrariée par une quête des origines productrice d'anachronismes que l'auteur aurait pu éviter en mobilisant le travail de Catherine Darbo-Peschanski. Celle-ci insiste sur le fait que derrière le terme d'*historia* sont ordinairement confondus trois objets qui ont reçu ce nom à différents moments de l'Antiquité grecque : « un mode de connaissance empirique proprement grec, qui a perduré tout au long de l'hellénisme » ; « les formes d'historicité, autrement dit, les manières de concevoir le devenir et ce qui l'anime » ; et « le genre historique, c'est-à-dire une forme de composition discursive »³⁴. Les auteurs cités par Jablonka relèvent tantôt du premier sens (Hérodote), tantôt du troisième (Polybe), et pensent leur écriture en fonction de conceptions différentes de l'historicité. La notion même d'*historia* nécessitait donc une historicisation qui aurait indiqué que les textes s'en réclamant ne posaient assurément pas une définition commune. C. Darbo-Peschanski a montré que c'est l'impossibilité de l'*historia* à se constituer en art (*technê*) ou en science (*epistêmê*) qui a conduit le genre historique à prendre l'extension démesurée qui sera celle du « récit historique », au point que l'*historia* grecque a pu devenir cette « matrice dans laquelle des postérités culturellement très différentes [ont pu] aussi bien puiser la notion d'intrigue de toutes formes de récit que la parenté avec les présupposés ontologiques de l'histoire positiviste »³⁵. Dans cette perspective, les origines du « grand partage » dont I. Jablonka fait le récit reposent sur des bases peu solides. En faisant correspondre la poésie, l'éloquence et l'épidictique à notre « littérature » (p. 32-33), et en prétendant que, dès l'Antiquité, l'histoire s'est définie à l'écart de ces formes, donc dans une tension avec la littérature, il commet un double anachronisme³⁶.

Ce dernier se retrouve dans l'analyse de l'historiographie du XVII^e siècle. La perspective générale, opposant une histoire recherche de la vérité à une histoire éloquente mais inféodée aux intérêts du prince, est invalidée par les nombreux travaux récents qui ont montré la complexité de l'écriture historique à l'âge de l'absolutisme. C'est bien la monarchie absolue qui a valorisé une catégorie de littérateurs sans statut particulier pour produire des textes acclamatoires et politiques hors des domaines traditionnels disciplinaires et corporatifs – particulièrement le droit et la théologie – qui assignaient les écrits à un lieu spécifique. L'histoire n'a pas échappé à ce double mouvement, politique et social, dont la conséquence

34. Catherine DARBO-PESCHANSKI, *L'Historia. Commencements grecs*, Paris, Gallimard, 2007, p. 21-22.

35. *Ibidem*, p. 38 pour la citation.

36. Nicole LORAUX, « Thucydide n'est pas un collègue », *Quaderni di Storia*, 12, 1980, p. 55-81, rappelle que la notion d'œuvre littéraire comme expression d'une individualité est étrangère à l'univers spirituel de la *polis* : « tragédie, histoire, éloquence, comédie, sont des genres civiques ou, pour le dire autrement, des institutions de paroles ancrées dans la cité » (p. 60). Toute écriture, y compris celle d'un décret, se présente comme un discours en forme. L'auteure insiste donc sur le fait que l'écriture historique de Thucydide assigne une place à son lecteur, que l'on ne peut occuper comme s'il s'agissait d'un collègue s'adressant aux historiens contemporains par-delà les siècles.

paradoxe fut que ces nouvelles productions scripturaires, publiées par des littérateurs fortement dépendants du pouvoir, s'autonomisèrent peu à peu pour s'intégrer par la suite dans « le monument imaginaire de la littérature »³⁷. C'est parfois dans une grande proximité au pouvoir que furent écrits les ouvrages les plus potentiellement subversifs sur le pouvoir absolu du prince³⁸. Prendre pour argent comptant les critiques des mémorialistes comme Bussy-Rabutin contre les historiographes du roi et leur propre prétention à dire la vérité (p. 35-36 et 151)³⁹, ou considérer les sermons de Bossuet sans les relier à sa place dans la hiérarchie ecclésiastique et à la cour (p. 36)⁴⁰, c'est-à-dire sans intégrer dans les analyses les positions des uns et des autres prises dans des polémiques et des actions sociales, ne permet pas de comprendre ce qu'il en est des multiples gestes historiographiques à cette époque⁴¹. Il n'est pas possible de résumer les prises de position sur l'histoire à une opposition à la poésie et l'éloquence au sein des Belles-Lettres (p. 37), sauf à prendre position sur une définition de l'histoire qui est objet de conflits à l'époque, et à la restreindre à une perspective étroite et en partie anachronique. De même, il aurait fallu tirer toutes les conséquences de l'idée d'invention de la littérature comme genre et institution : le processus a conduit à catégoriser sous le terme de littérature tout un ensemble de productions scripturaires qui n'avaient pas été pensées ainsi en leur temps et à les réinterpréter en fonction du canon constitué, mais aussi constamment modifié⁴².

Une faiblesse similaire d'historicisation affecte l'exposition de la relation entre histoire, littérature et science lors du moment romantique. Il est d'ailleurs assez symptomatique que, dans la présentation très positive qu'il en fait, I. Jablonka ne reprenne pas à Marcel Gauchet l'analyse de l'emprunt proprement narratif que les historiens font aux romans historiques de l'époque, à savoir la « technique d'universalisation du singulier qui constitue son innovation décisive » et « permet de dessiner un tableau d'ensemble en restant concret, et, dans l'autre sens, de

37. Christian JOUHAUD, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000, citation p. 9. Voir aussi la note critique de Robert DESCIMON, « Plusieurs histoires dans l'histoire littéraire », *Annales HSS*, 55-5, 2000, p. 1 109-1 115.

38. Louis MARIN, « Pour une théorie baroque de l'action politique », introduction à l'édition de Gabriel NAUDÉ, *Considérations politiques sur les coups d'État [1667]*, Paris, Les éditions de Paris, 1988, p. 10-65.

39. Voir en sens inverse l'analyse de Christophe BLANQUIE, « Pour lire par-dessus l'épaule du Roi? », in Roger DE BUSSY-RABUTIN, *Discours à sa famille. 1. Les illustres malheureux. Édition de D.-H. Vincent. 2. Le bon usage des prospérités. Édition de C. Blanquie*, s.l., Éditions de l'Armançon, 2000, p. 241-253.

40. Pour une analyse des sermons du Carême de Bossuet comme « version dévote de la théorie du pouvoir absolu » : C. JOUHAUD, Dinad RIBARD et Nicolas SCHAPIRA, *Histoire, littérature, témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Paris, Folio-Gallimard, 2009, p. 275-286, citation p. 286.

41. Ils ne relevaient d'ailleurs pas que du champ de l'histoire mais pouvaient se faire dans de multiples types d'écrits, y compris des écrits distancés par une fiction pastorale : Laurence GIAVARINI, *La distance pastorale. Usages politiques de la représentation des bergers (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Vrin et Éditions de l'EHESS, 2010.

42. Judith LYON-CAEN, D. RIBARD, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010, pour une réflexion synthétique sur l'historicité de la littérature, un état plus général des rapports entre histoire et littérature et une bibliographie.

restituer les traits individuels sans perdre de vue l'idée»⁴³. Il ne reprend pas non plus les considérations sur l'importance du double couple art/science et patriotisme/science chez Augustin Thierry, ou encore sur les différentes mises en œuvre de l'écriture historique et les diverses manières de combiner les quatre directions de la révolution historiographique selon les auteurs. Or elles auraient permis à la fois de mieux saisir ce qui se joue dans les rapports entre histoire et roman historique à l'époque, mais aussi de pointer les questions non résolues auxquelles l'école méthodique tentera d'apporter une solution par la suite.

La présentation de cette dernière, assimilée au scientisme, en aurait peut-être été plus équilibrée. L'établissement du « mode objectif » par l'auteur repose en effet sur la confusion entre divers registres. Ayant affirmé au préalable « la convergence épistémologique entre la littérature réaliste et l'histoire-science » (p. 78), il construit les principes de ce mode à partir de références empruntées au roman réaliste et au roman naturaliste et, pour en montrer les biais, d'autorités critiques choisies (Genette, Barthes). Celles-ci ont naguère dénoncé l'illusion inhérente au premier genre romanesque et la naïveté caractéristique du second, notamment grâce à la mise en exergue des contradictions entre les proclamations des discours programmatiques ou préfaciels des écrivains et leurs énonciations effectives dans les œuvres. En vertu de son postulat initial, I. Jablonka peut donc transférer les limites pointées en littérature par la critique littéraire structuraliste à l'histoire méthodique. Celle-ci, comme le roman réaliste ou naturaliste, ne ferait pas ce qu'elle dit faire et croit faire : au rebours de ses affirmations et de ses prétentions, elle serait à la fois faiblement scientifique et fortement littéraire. Le transfert d'un type d'écrit à un autre permet à l'auteur de rabattre l'illusion scientiste présente dans le réalisme et le naturalisme sur la discipline historique de la fin du XIX^e siècle. Le discrédit de l'histoire méthodique en tant que scientisme légitime alors la disqualification du « mode objectif », repoussoir absolu et antithèse radicale du « mode réflexif » que promeut l'auteur. Le déplacement apparaît abusif. Il repose sur une confusion entre croyances en la science et applications de techniques fondées sur cette dernière. L'adhésion des écrivains, des savants et des historiens aux valeurs de la science de leur temps, bien entendu commune aux différents groupes, ne signifie pas pour autant la mise en œuvre de pratiques similaires.

Cette présentation réductrice occulte par ailleurs les relectures récentes, plurielles, du « moment méthodique »⁴⁴. I. Jablonka, qui les connaît, a tout

43. M. GAUCHET (éd.), *Philosophie...*, op. cit., p. 17.

44. C. DELACROIX, Patrick GARCIA, François DOSSE, *Les courants historiques en France XIX^e-XX^e siècles* [1999], Paris, Folio-Gallimard, 2007, p. 96-199 pour une présentation équilibrée. Les deux livres marquants du moment méthodique, Charles-Victor LANGLOIS, Charles SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898 (déjà réédité par Kimé en 1992), et C. SEIGNOBOS, *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, Félix Alcan, 1901, ont fait l'objet d'une publication en ligne en 2014 sur le site ENS-éditions au sein de la Bibliothèque idéale des sciences sociales. Les préfaces sont rédigées, pour le premier livre, par G. Noiriel, qui met notamment en exergue, en convergence avec ses analyses antérieures, son rôle essentiel dans l'explicitation des normes professionnelles de la communauté historienne et, pour le

à fait le droit de privilégier telle ou telle compréhension dans la perspective d'essayiste qu'il a choisie, à condition de le dire avec netteté. En passant quasiment sous silence les travaux ayant procédé à une telle réévaluation⁴⁵, il présente son point de vue propre comme savoir acquis et commun sur une période fondamentale de l'histoire de la discipline historique. Or l'intégration dans le raisonnement des nouvelles appréhensions historiographiques ainsi qu'une lecture plus équilibrée des textes produits par les historiens méthodiques conduiraient l'auteur à fortement nuancer sa définition du « mode objectif » et son analyse sur le reniement coûteux de la part littéraire de l'histoire au profit d'un scientisme illusoire. La stigmatisation de ce dernier le conduit à sous-estimer la part scientifique valable du moment méthodique. Il néglige d'une part la différence opérée par les historiens eux-mêmes à la fin du XIX^e siècle entre sciences historiques (reposant sur des pratiques méthodologiques spécifiques, en particulier, on le sait, les « sciences auxiliaires » alors en plein essor) et sciences de la nature, et, d'autre part, la dimension fortement polémique du qualificatif dans les débats avec la sociologie durkheimienne. Le manque d'historicisation de la notion de science fait ici ressentir tous ses effets. Les travaux récents ont montré combien a été durcie et simplifiée la notion d'objectivité telle qu'elle était comprise par les méthodiques. Charles Seignobos écrit pourtant avec netteté qu'« il n'y a de faits historiques que par position » et que « l'histoire n'est pas une science, elle n'est qu'un procédé de connaissances »⁴⁶. Ni le point de vue, ni le raisonnement ne sont donc totalement absents de la conception de l'histoire des historiens méthodiques. Enfin, la rupture avec leurs devanciers, romantiques et libéraux, et, par conséquent, entre histoire et littérature, est sans doute moins nette que ne l'indique l'auteur. Dans son éditorial du premier numéro de la *Revue historique*, en 1876, Gabriel Monod accordait en tout cas une place significative à cet héritage au sein d'une généalogie disciplinaire qui valorisait, il est vrai, les apports de l'érudition critique. Dans la perspective de l'autonomisation du champ scientifique, les avantages en termes de scientificité du moment méthodique ne sont pas négligeables.

I. Jablonka minore aussi les innovations apportées par les « paradigmes des *Annales* » ou « l'école des *Annales* »⁴⁷. Il les inscrit pour l'essentiel dans la

second ouvrage, par A. Prost, qui montre, là aussi en convergence avec ses analyses antérieures, l'intérêt de la prise en compte d'une dimension constructiviste avant la lettre. G. Noiriel et A. Prost rappellent tous les deux néanmoins les décalages patents entre les règles édictées et les réalisations de Seignobos.

45. I. Jablonka cite à titre informatif, p. 220, dans un passage postérieur reconnaissant que les positions des historiens méthodiques ont été caricaturées, l'article d'A. PROST, « Charles Seignobos revisité », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 43, 1994, p. 100-118.

46. C. SEIGNOBOS, *La méthode...*, *op. cit.*, p. 2-3.

47. J. REVEL, « Histoire et sciences sociales : les paradigmes des *Annales* », *Annales ESC*, 34-6, 1979, p. 1360-1376 repris dans ID., *Un parcours critique. Douze exercices d'histoire sociale*, Paris, Galaade, 2006, p. 28-55 ; André BURGUIÈRE, *L'école des Annales. Une histoire intellectuelle*, Paris, Odile Jacob, 2006, pour deux points de vue, sensiblement différents, d'historiens qui ont été parties prenantes de l'histoire de la revue ; C. DELACROIX, P. GARCIA, F. DOSSE, *Les courants historiques...*, *op. cit.*, p. 218-295 pour un bilan nuancé.

continuité d'un moment méthodique élargi et centré sur « l'histoire-science » allant de la décennie 1870 aux années 1970 (p. 101-103), et dans une réflexion présentée comme relativement ancienne sur la place du problème en histoire (p. 163-165). La minoration des apports majeurs des positions et des productions de Marc Bloch et de Lucien Febvre (pour en rester aux seuls fondateurs de la revue) a une portée stratégique dans le livre : elle permet de dire, en grossissant le trait, que rien de véritablement neuf ne s'est produit sous le soleil historiographique entre « le mode objectif » des historiens positivistes et « le mode réflexif » proposé par l'auteur. Or, présentant des discontinuités notables en regard des positionnements méthodiques (certes survalorisées, notamment par L. Febvre, dans une logique polémique), les conceptions liées de « l'histoire-problème », de l'objectivité et de la science que promeuvent et pratiquent les deux historiens, ont ouvert la voie à de profonds renouvellements. Dans le cadre, on le sait, d'une épistémologie avant tout pratique, « par l'exemple et par le fait », elles dessinent en quelque sorte le mode problématique de l'histoire : celui-ci constitue le préalable indispensable au mode présenté par l'auteur car il envisage déjà les questions du protocole scientifique et du point de vue. Le constructivisme de M. Bloch et de L. Febvre, articulé à une définition volontairement large et empirique du social, envisage l'appréhension du réel comme le dévoilement et la construction d'un ensemble de relations formant un tout⁴⁸. L'établissement de problèmes se traduit par la mise en œuvre d'hypothèses de travail, nécessitant de déterminer le champ pertinent de l'enquête et ses instruments adéquats⁴⁹. L'histoire intègre les apports de l'érudition critique (la question des archives et des sources) et des autres sciences sociales. Les fondateurs des *Annales* sont également attentifs, on le sait, aux avancées de la science de l'entre-deux guerres qui induisent chez eux un regard neuf sur les notions de causalité et de déterminisme⁵⁰. Leur conception de « l'histoire-problème », par-delà la dimension polémique qu'elle revêt dans le cadre d'une lutte interne à la discipline et interdisciplinaire, définit ainsi une manière inédite et fondatrice de raisonner en histoire.

OPÉRATIONS HISTORIOGRAPHIQUES ET LITTÉRARISATION : QUELLES PERSPECTIVES POUR LA DISCIPLINE HISTORIQUE ?

Nous ne nous attarderons pas sur le fait que la littérature fait dans ce livre l'objet d'une historicisation tout aussi problématique que celle de l'histoire, ce qui conduit

48. Nikolay KOPOSOV, *De l'imagination historique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009, p. 192-201 pour une analyse dense du constructivisme de Bloch et Febvre.

49. Bertrand MÜLLER, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 401-408 sur « l'histoire-problème ».

50. Otto Gerhard OEXLE, « Marc Bloch et la critique de la raison historique », in Hartmut ATSMÄ, A. BURGUIÈRE (éd.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, p. 419-433 ; Olivier DUMOULIN, *Marc Bloch*, Paris, Presses de la FNSP, 2000, p. 141-144 (à partir des travaux d'Enrico Castelli-Gattinara).

semblablement à des anachronismes, pas plus que sur les usages fluctuants de la notion même de littérature, tantôt perçue comme « genre et institution », tantôt liée à la seule valeur artistique de l'écriture, tantôt relative à la forme, à la construction narrative et au travail de la langue, tantôt assimilée à tout texte produisant une émotion. Une définition tente, tardivement dans le livre, de prendre en charge l'ensemble de ces éléments : « est littéraire *un texte considéré comme tel et qui, au moyen d'une forme, produit une émotion* » (p. 247)⁵¹. On s'en doute, elle ne parvient pas à surmonter les tensions entre les différents aspects mis en avant. Ainsi, il n'est pas évident que des livres d'histoire jugés non littéraires par I. Jablonka ne produisent pas des émotions sur des lecteurs en fonction de leur expérience de vie. Parler d'« écriture comme forme littéraire » pour poser la nécessité de penser les rapports entre histoire et littérature (p. 10), soulève en outre le problème de savoir qui décidera qu'une écriture est ou non littéraire – « il n'y a pas de littérature sans littérisation, sans instances de jugement et de légitimation » écrit pourtant I. Jablonka lui-même (p. 245). Surtout, dans la très longue durée envisagée, la littérature n'est au fond que ce qui viendrait valoriser un texte historique, un simple art d'écrire pour communiquer le savoir au « profane »⁵². Le grand récit de ce livre revient à dire que la bonne histoire est bien écrite, vérité énoncée à travers certaines formules chocs, mais aporétiques. Affirmer que « l'histoire est immédiatement littérature quand elle est recherche, cheminement, enquête, dévoilement » (p. 249), ou encore que « la création littéraire est l'autre nom de la scientificité historique » (p. 14), signifierait, pris à la lettre, que les ouvrages des historiens n'ont rien de scientifique s'ils ne sont pas création littéraire (mais selon quelle définition ?), ou bien encore que toute histoire serait en tant que telle littéraire (mais alors pourquoi écrire un livre sur les rapports entre histoire et littérature ?).

Plus profondément, le livre repose sur une pensée tout aussi faible qu'idéalisée de ce que serait le « mariage » de l'histoire et de la littérature⁵³ : idéal d'un rapport équilibré et idéalisation très conventionnelle de la littérature excluant la conflictualité, la manipulation ou la violence de ce champ. En cela, l'ouvrage d'I. Jablonka se situe, sans le dire, dans le « courant éthique » des études littéraires, qui coïncide partiellement avec une tentative de revalorisation des « humanités » par les émotions⁵⁴. Affirmer que la transmission de l'histoire passerait par un

51. C'est l'auteur qui souligne.

52. Les glissements, nombreux dans le livre, entre littérature, écriture et style, constituent l'indice le plus fort que la question centrale est bien celle de l'art d'écrire, de même que la plaidoirie pour un « nouveau cicéronisme », pensé comme modèle d'éloquence spécifique aux sciences sociales, visant à « prouver » par une démonstration au service de la compréhension des actions des hommes du passé, à « plaire » par le recours notamment à diverses constructions narratives, et à « émouvoir » par le style (p. 309-314). Pour une analyse de l'écriture des historiens français contemporains en termes de poétique, voir Philippe CARRARD, *Le passé mis en texte. Poétique de l'historiographie française contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2013.

53. « Plutôt que de chercher à réconcilier le couple histoire/littérature qui n'en finit plus de divorcer depuis des siècles, je favorise la rencontre méthode/texte », écrit I. Jablonka p. 220, en contradiction avec les termes employés dans tout le reste de l'ouvrage.

54. Ce « courant éthique », qui est héritier de la philosophie morale américaine de Stanley Cavell, peut s'observer notamment dans Sandra LAUGIER (éd.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, 2006. La rencontre de la perspective éthique avec le discours des émotions est perceptible dans le livre de Martha

« bien écrire » assimilé à un « écrire littérairement » consiste en effet à postuler que la littérature, c'est ce qui produit de la reconnaissance, ce qui se transmet sans reste, de manière transhistorique⁵⁵. Mais la littérature comme fait social est une catégorie perpétuellement travaillée et objet de débats. Ses frontières constituent un lieu d'observation des enjeux propres à la littérisation des écrits et à leur réception dans le temps. Il faut alors renverser la perspective et penser les rapports entre histoire et littérature non pas en postulant une origine idéale et un divorce continu sur la longue durée, mais, par exemple, en analysant les phénomènes de littérisation comme mode d'intervention dans le champ de l'écriture historique, en délimitant des moments conflictuels ou des conjonctures, et en redonnant toute leur place aux acteurs de l'écriture.

De ce point de vue, le XVII^e siècle, moment où, à plusieurs reprises, un champ autonome d'écrits polémiques déborde le cadre social qui structurait les Belles-Lettres autour des institutions reconnues du savoir, est un bon observatoire des enjeux de la « polémisation », par la littérature, de l'écriture de l'histoire. Les mazarinades du temps de la Fronde, toute la production de mémoires notamment nobles qui s'en est suivie, montrent comment une profusion d'écrits situés en dehors des champs de savoirs traditionnels prennent position de manière conflictuelle sur l'histoire et la politique⁵⁶. Quand se produit ce que M. de Certeau appelait un « événement d'écriture », la littérature, la littérisation des écrits est une des voies par où peut s'observer le caractère polémique des gestes historiographiques que produisent les acteurs. En retour, les nombreuses querelles « littéraires » du XVII^e siècle, les passages de l'écriture polémique d'un champ à l'autre, telles les interventions du père Garasse contre l'historien Étienne Pasquier puis contre le poète Théophile de Viau dans les années 1620, montrent à quel point le surgissement de la question littéraire implique des questions politiques et historiques, à quel point en outre le littéraire est d'emblée politique⁵⁷. Pour le dire en un mot, l'écriture littéraire n'est pas déprise de la conflictualité sociale dans laquelle elle est produite. L'idée que l'histoire écrite de manière sensible, libre et juste prouverait parce qu'elle « écrit-vrai » (p. 14) paraît d'une grande naïveté, tant sur la question de l'écriture que sur la question de la vérité. Il n'y a évidemment pas de consensus sur le vrai, et l'idée que l'engagement existentiel et libre de l'historien animé par la « colère de la vérité » ferait éclater cette dernière (p. 156-159) témoigne d'un net idéalisme.

NUSSBAUM, *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?* [2010], Paris, Climats, 2011, manifeste en faveur des humanités dans un contexte de crise (économique, politique, sociale).

55. Voir par exemple les réflexions de Sonia VELASQUEZ, « La littérature comme objet de reconnaissance : réflexions sur la transhistoricité de l'objet poétique », *Transition*, 6, 2013, sur le site www.mouvement-transitions.fr/intensites/transition/sommaire.html.

56. C. JOUHAUD, « Les écrits polémiques », in Jean-Charles DARMON et Michel DELON (éd.), *Histoire de la France littéraire. Tome 2. Classicismes, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 2006, p. 732-761, ainsi que, pour l'exemple du cardinal de Retz, Myriam TSIMBIDY, *Le cardinal de Retz polémiste*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2005.

57. Pour un exemple de querelle littéraire, voir Mathilde BOMBARD, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres. Écriture, polémique et critique dans la France du premier XVII^e siècle*, Paris, Champion, 2007.

Contre cet idéalisme, il faut revenir à l'analyse de Michel de Certeau, qui insiste sur le fait que l'opération historiographique est à comprendre « comme le rapport entre une *place* (un recrutement, un milieu, un métier, etc.), des *procédures* d'analyse (une discipline) et la construction d'un *texte* (une littérature) »⁵⁸. La prise en compte de tous ces éléments rend impossible le fait de dissocier la production et la publication d'un texte de l'ensemble des champs sociaux dans lesquels ces opérations sont réalisées. De sorte que si nous ne contestons pas la pertinence du problème soulevé, celui de l'écriture de l'histoire et des publics visés, y répondre suppose de réintroduire dans la réflexion plusieurs éléments.

L'écriture de l'histoire ne peut s'envisager en dehors des procédures et des normes disciplinaires qui la contraignent. Certes, l'auteur aborde dans plusieurs passages le problème du langage des sciences sociales (p. 247-251 et 317-318 notamment). Il se montre attaché à insuffler davantage de sens ou de souffle dans l'écriture de l'histoire, dans une période qu'il estime marquée par une confusion sémantique croissante⁵⁹. Il rejette – par un oxymore – « le jargon savant » (p. 276) pensé comme répulsif pour une partie du public et du lectorat, et plaide en faveur d'« un texte qui soit intégralement littérature et intégralement sciences sociales » (p. 249). Or la mobilisation d'un vocabulaire en partie spécifique, d'une « nomenclature » selon la terminologie de M. Bloch, avec le recours combiné aux notions utilisées par les hommes du passé et aux concepts des sciences historiques, est une nécessité à la fois logique, dans la perspective de la rupture avec les prénotions, et historique, inhérente au processus de spécialisation scientifique. Le choix du langage ou des langages pour présenter et analyser les réalités passées demeure effectivement délicat et peut-être jamais totalement satisfaisant⁶⁰. Les questions de la clarté et de la clarification du langage des sciences sociales, d'une part, et des conditions de circulation et de réemploi des concepts d'une époque à l'autre, d'une discipline à l'autre, d'une langue à l'autre, d'autre part, font partie du travail de l'historien⁶¹. Elles relèvent non pas tant prioritairement de l'écriture de l'histoire comme art d'écrire, que de la réflexivité méthodologique impliquée par toute discipline scientifique. Elles ne se confondent donc pas

58. Michel DE CERTEAU, *L'écriture de l'histoire* [1975], Paris, Folio-Gallimard, 2002, p. 78. On notera que si Certeau emploie le terme littérature, il ne l'envisage alors pas comme genre et institution. Littérature renvoie à la forme d'un texte, sans préjuger de la valeur littéraire de ce dernier.

59. Éric HAZAN, *LQR. La propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'agir, 2006, dresse le tableau saisissant de « l'essorage sémantique » produit par la *Lingua Quintae Respublicae*.

60. P. BOURDIEU et R. CHARTIER, *Le sociologue et l'historien*, Marseille et Paris, Agone et Raisons d'agir, 2010, p. 32-37 pour des remarques croisées dans un entretien entre les deux auteurs réalisé en 1988.

61. Voir Patrick BOUCHERON, *Faire profession d'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 167 pour une définition simple et opératoire de l'écriture historique : « Ce qu'on appelle "bien écrire" en histoire n'est peut-être que cela : choisir ses mots avec discernement et les ajuster exactement de manière à se faire comprendre ». Dans la foulée, il différencie aussi avec netteté l'écriture littéraire de l'écriture académique, qui « ne lâche pas la bride de son lecteur, contraint d'aller où l'auteur le mène, tandis qu'à l'inverse, la littérature permet que se multiplient, par "sauts et gambades", les lectures buissonnières et vagabondes ». Sur la circulation des concepts, voir, par exemple, Olivier CHRISTIN (éd.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Paris, Métailié, 2010, et Élie HADDAD, « Qu'est-ce qu'une "maison" ? De Lévi-Strauss aux recherches anthropologiques et historiques récentes », *L'Homme*, 212, 2014, p. 109-138.

d'emblée avec le problème de la transmission des savoirs; et l'affirmation que les sciences humaines et sociales ont à se communiquer ne saurait contribuer à entretenir l'illusion actuelle que tout savoir serait immédiatement appropriable⁶².

En réalité, en proposant la production historique de « textes-recherches » comme remède à la double crise des filières universitaires de sciences humaines et sociales et de l'édition dans ces domaines, I. Jablonka fait fi des raisons de cette double crise⁶³. Celle-ci met notamment en jeu, dans sa dimension universitaire, les attentes diversifiées d'un monde étudiant hétérogène vis-à-vis de l'institution, ainsi que les rapports très variables à l'égard du savoir savant, et dans sa dimension éditoriale, les logiques propres aux éditeurs. La crise de l'édition en sciences humaines et sociales constitue, de manière surprenante pour un auteur aussi éditeur, une entrée délaissée. Délicate à diagnostiquer avec rigueur et précision, elle a fait l'objet d'analyses multiples et de discours intéressés, en particulier d'une partie du monde éditorial pointant, déjà, « les auteurs qui écrivent mal » dans une logique de déploration d'une spécialisation disciplinaire estimée préjudiciable à la diffusion du savoir⁶⁴. Pourtant, c'est bien une large partie des maisons d'édition, notamment généralistes, qui a désinvesti « le livre de savoir », notamment pour des raisons économiques, et privilégié « l'ouvrage de connaissance »⁶⁵. Le privilège actuel des ouvrages de connaissance, qui procède d'un choix de politique éditoriale, se fait en partie contre les livres de savoir. Il contribue au développement d'un autre déni, aussi destructeur que l'illusion de l'appropriation immédiate, mais qui touche cette fois à l'existence même de la recherche : le déni que les savoirs sont produits, et qu'une partie de la recherche scientifique a pour objet la réflexion sur les modes de production de ces savoirs.

62. Pour une réflexion forte sur les « humanités » comme méthode d'appréhension de la distance des objets du passé, c'est-à-dire comme *méthode*, voir Pierre JUDET DE LA COMBE, Heinz WISMANN, *L'avenir des langues, repenser les Humanités*, Paris, Cerf, 2008. Le chapitre sur les « Humanités modernes » offre une réflexion sur la complémentarité des langues classiques avec les sciences dans leur ensemble, et les sciences sociales en particulier.

63. Ces « nouveaux objets intellectuels » permettraient d'enrayer la désaffection subie par l'histoire auprès du public étudiant et des lecteurs (p. 314-317). L'attractivité déclinante de l'histoire universitaire, effectivement bien réelle en regard de l'évolution des effectifs étudiants, se comprendrait mieux replacée dans le champ de l'enseignement supérieur dans son ensemble. On notera en outre que rien n'indique que la publication de « textes-recherches » corresponde à une demande, davantage postulée ou invoquée que prouvée. Voir Éric VIGNE, *Le livre et l'éditeur*, Paris, Klincksieck, 2008, p. 126-127, pour la critique de la notion de demande, par un éditeur de sciences sociales, justement.

64. Bruno AUERBACH, « *Publish and perish*. La définition légitime des sciences sociales au prisme du débat sur la crise de l'édition SHS », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 164, 2006, p. 74-92, citation p. 87; Philippe OLIVERA, « Édition d'histoire », in C. DELACROIX *et alii* (éd.), *Historiographies... op. cit.*, p. 112-123, note l'absence d'étude d'ensemble sur la production du livre d'histoire pour la seconde moitié du XX^e siècle.

65. É. VIGNE, *Le livre... op. cit.*, p. 111. Le premier genre est issu d'une recherche fondamentale, ouvrant de nouvelles perspectives scientifiques, alors que le second constitue l'exposé plus général d'une question, prenant en compte les renouvellements du savoir permis grâce au premier genre. É. Vigne défend une politique éditoriale fondée sur le « catalogue », intégrant la temporalité spécifique des livres de savoir.

De fait, le livre d'I. Jablonka, en cohérence à la fois avec la conception idéaliste de la liberté de l'historien qui le parcourt⁶⁶ et avec sa sociologie sous-jacente insistant sur le rôle des acteurs (mais sans qu'elle soit mise en application), occulte les conditions institutionnelles et matérielles permettant et garantissant l'autonomie de la science historique, c'est-à-dire une pratique plus ou moins libre de la recherche. Or celle-ci, largement affaiblie depuis quelques années dans plusieurs de ses aspects, dépend foncièrement de la consistance effective d'une liberté académique fondée en droit sur une définition originale de l'universitaire comme «un fonctionnaire doté d'un statut libéral»⁶⁷. Fondement à la fois de liberté professionnelle et de protection, elle implique une reconnaissance juridique de la liberté de la recherche et les conditions pratiques de sa mise en œuvre, notamment bien entendu par le financement mais aussi par la préservation d'un temps libre. Elle nécessite aussi une certaine autonomie dans la détermination des champs pertinents de l'activité scientifique. Or, tiraillée entre d'une part les demandes «citoyennes» d'une démocratisation des sciences, légitimées par des affaires graves en matière d'environnement et de santé mais qui peuvent servir à réduire l'autonomie des disciplines fondamentales, et d'autre part les injonctions et réformes des gouvernements qui malmènent la communauté scientifique et entendent imposer de l'extérieur la définition des champs de recherche, l'hétéronomie a déjà gagné le monde universitaire.

En ne prenant pas en compte ces éléments, Ivan Jablonka produit finalement un discours très consensuel qui participe à l'affaiblissement des sciences qu'il prétend valoriser. Nombre d'affaires récentes ont montré à quel point les usages de l'histoire restent un des lieux d'expression des tensions de notre société et exigent, en conséquence, une grande attention. Cela rend encore plus nécessaire pour les historiens de tenir un discours clair et fondé sur la scientificité et l'autonomie de leur discipline, car celles-ci seules garantissent une meilleure compréhension des sociétés passées, de leurs changements et, par là, de notre présent.

Élie HADDAD

CRH-RHISOP (EHESS/CNRS)

190-198, avenue de France 75244 Paris cedex 13

elie.haddad5@orange.fr

Vincent MEYZIE

CHISCO

Université Paris-Ouest Nanterre La Défense

200, avenue de la République 92001 Nanterre cedex

vincent.meyzie@orange.fr

66. «On est heureux de faire de la recherche parce que l'on enquête et découvre, mais aussi parce que l'on exerce intensément sa liberté. Parce que l'on choisit le lieu où notre esprit va vivre pendant plusieurs années» (p. 281). I. Jablonka en tire l'idée que le chercheur ne doit pas hésiter à travailler sur un sujet qui le touche personnellement. Concilier une telle démarche avec la nécessité de distance affirmée (p. 161-165) ne va cependant pas de soi.

67. Olivier BEAUD, *Les libertés universitaires à l'abandon ? Pour une reconnaissance pleine et entière de la liberté académique*, Paris, Dalloz, 2010, en particulier p. 48-51 et 54-71, citation p. 20.